

LE FRANÇAIS DE 2025



TOM
DRAGAN

Tom Dragan

Le Français de 2025

© Tom Dragan, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7159-9

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le mot de l'auteur :

En démarrant cet ouvrage, je n'avais pour ambition que de me lancer un défi intellectuel. J'étais loin alors de m'imaginer combien le champ politique allait être bouleversé et impacter notre quotidien.

Plutôt que de m'en écarter, j'ai choisi de m'en nourrir et de l'intégrer à l'ouvrage. J'espère que cette œuvre de fiction sera un plaisir, car c'est bien là, son objectif, de vous permettre de vous évader, quelques heures, dans une aventure originale.

Je vous souhaite une excellente lecture....

Le 12.11.2024, l'auteur,
Tom Dragan

*À mon père, Daniel, pour m'avoir appris à ne jamais céder,
face à l'arrogance d'« un quarteron de généraux » et ses formes modernes...*

Chapitre 1 : l'Inconnu

L'homme portait une chemise blanc écri et remontait l'allée d'un pas lent. Son pantalon ample, d'un vert terne, tombait élégamment et laissait apparaître deux chaussures de ville cirées d'une teinte brune de terre mouillée. Sa grande taille et le temps ensoleillé firent que Baptiste, le jeune jardinier, le vit de loin, alors qu'il reposait ses outils dans la brouette.

Sa surprise venait du fait des portes fermées et cadénassées, en ce jour de nettoyage des allées et son tour de l'enceinte, il avait la parfaite assurance que son travail ne serait pas dérangé.

L'homme continuait sa remontée, tranquillement, se dirigeant vers lui, en se tenant bien droit. Il devait être énervé d'avoir été enfermé et Baptiste craignait de devoir s'expliquer. Il donnait une étrange impression que le corps de l'homme n'obéissait pas correctement à son esprit lui ordonnant d'aller plus vite. L'homme, d'une taille dépassant le mètre quatre-vingts, Baptiste mesurant déjà plus d'un mètre soixante-quinze, le toisa d'un regard froid. Baptiste préféra prendre les devants.

— Bonjour Monsieur, je suis le jardinier, je suis désolé, j'ai dû vous enfermer par erreur. Malheureusement, je vais devoir vous demander de partir, la commune m'a demandé de tout nettoyer.

— Bonjour jeune homme. Vous n'avez commis aucune erreur. Cependant, je souhaite, comme vous le dites, sortir.

Baptiste s'essuya les mains sur sa tenue et sortit les clés, enleva le cadenas et la chaîne de la grille, poussa la porte.

— Comment vous appelez-vous jeune homme ?

— Baptiste Ledoux.

— Je vous remercie monsieur Baptiste Ledoux.

L'homme passa devant lui, passant les grilles avec son pas singulier.

— S'il vous plaît monsieur ?

L'homme se retourna et l'interrogea du regard.

— Je viens de commencer comme jardinier, alors, si vous pouviez ne pas dire à la mairie que je vous aie enfermé... je ne sais pas si vous êtes un habitant, je ne connais pas encore tout le monde.

— Je vous l'ai dit jeune homme, vous ne m'avez pas enfermé. Je ne dirai donc rien à la mairie.

L'homme tourna le dos à Baptiste et se mit à marcher le long de la petite route de campagne. Il s'éloigna sans attendre le remerciement de Baptiste qui lui resta

dans la gorge. Il s'était figé, sentant qu'il ne devait pas insister.

« Curieux bonhomme », il ferma la porte de la grille, remis la chaîne et le cadenas, puis retourna à son travail.

Chapitre 2 : la route

L'homme longeait la route, c'était une de ces journées de septembre, trop rares, à la température parfaite, d'un soleil chaleureux combiné à une légère brise qui rendait la marche agréable pour la pensée. Les cheveux se dégradèrent en un gris argenté, taillés consciencieusement, son visage restait placide, il ne laissait rien paraître, la transpiration, malgré les trois kilomètres déjà parcourus, se refusait à toute apparition sur son front.

La route de campagne se terminant sur un croisement, il ne lui était plus possible de continuer sur le bas-côté envahi par les herbes folles à hauteur de taille.

L'homme se mit donc en marche au milieu de la voie de droite en gardant son rythme lent et assuré.

Ce n'est qu'à la sortie du second virage, qu'il entendit le cri strident des pneus sur le bitume, en se retournant calmement, il vit une jeune femme au volant de sa Toyota, les yeux exorbités. Elle sauta hors de la voiture :

— Vous êtes complètement malade de marcher au milieu de la route ! J'ai failli vous tuer !

— En effet. Cela aurait été fâcheux. De quelle marque de voiture s'agit-il ?

— Quoi ? Écartez-vous de là avant que j'appelle la police ! Je manque de vous tuer et vous me demandez la marque ?

— Toyota. Est-ce cela ?

L'homme plongea son regard dans celui de la conductrice. Elle bredouilla :

— Oui...Toyota...c'est japonais, mais c'est fabriqué en France !

— Les Japonais fabriquent des voitures en France ? Pourquoi ne pas avoir acheté une Renault, une Peugeot ou une Citroën ?

— C'était trop cher, vous êtes sûr que vous allez bien ? Quel est votre prénom ?

L'homme se redressa, mais il ne dit pas un mot. Il avait un air vexé.

— Vous ne connaissez pas votre prénom ?

Elle regarda l'homme, il n'avait pas l'air si âgé, la cinquantaine tout au plus, peut-être était-il atteint de la maladie d'Alzheimer ?

— Bon, j'appelle le SAMU. Restez là, le centre hospitalier est proche, cela ne devrait pas prendre longtemps.

Elle prit son portable, l'homme fit le tour de la voiture et s'installa à l'avant côté passager.

— Qu'est-ce que vous faites ? Descendez.

— Amenez-moi à ce centre hospitalier puisqu'il est proche.

Une voiture s'arrêta derrière, le conducteur descendit sa fenêtre.

— Hey la miss, vous faites quoi au milieu de la route ? Vous voulez de l'aide ?

— Non, non c'est bon merci, je...je repars.

Le centre hospitalier n'était qu'à 3 minutes et s'il avait un début d'Alzheimer, elle ne pouvait pas le laisser ici, déambuler, en cas d'accident on lui reprocherait de ne pas l'avoir amené hors danger. Elle se résigna donc et s'installa au volant.

— Vous n'êtes pas dérangé ? Je veux dire, vous ne me voulez pas de mal ?

— Pourquoi voudriez-vous que je vous veuille du mal ?

— On entend plein d'histoire d'agression aux infos.

— Je n'écoute pas les informations.

Le conducteur à l'arrière donna un coup de klaxon. Elle descendit sa fenêtre.

— Ça va ! On n'est pas aux pièces, non ?

Elle démarra rapidement et se mit en route, en scrutant du coin de l'œil si son singulier passager ne changeait pas de comportement.

— Vous pouvez mettre votre ceinture ? Si déjà je vous emmène à l'hôpital, j'aimerais autant que ce soit juste pour votre amnésie.

— Mon amnésie ? Je ne suis pas amnésique, a contrario, je possède une excellente mémoire, les noms, les dates, les visages, il ne faut rien oublier.

— Mais votre prénom ?

— Il serait inconvenant que vous m'appeliez par mon prénom, alors pourquoi devrais-je vous le rappeler ?

— Et si je vous donne le mien ?

— Le centre hospitalier est-il encore loin ?

Il ne semblait nullement intéressé à faire la conversation, quelques minutes plus tard, elle se gara, coupa le moteur. L'homme descendit calmement, il avait ignoré la requête de sa chauffeure en ne portant pas la ceinture. Il la regarda fixement.

— Pourquoi descendez-vous de votre voiture mademoiselle ?

— Bah, je vous accompagne, jusqu'à l'accueil, je dois leur dire où je vous ai trouvé ?

— Pourquoi serait-ce d'une quelconque importance ?

L'homme le visage de sa conductrice se froisser, la surprise ne cachait pas la tristesse. Il reprit donc d'une voix plus douce.

— Très bien, accompagnez-moi, je le veux bien. Vous pouvez me dire votre prénom mademoiselle, je me souviendrais de ma bienfaitrice.

Elle sembla touchée par ce changement de ton.

— Anne.

Le visage austère de l'homme se détendit et elle crût un bref instant y lire un sourire.

— Anne. Bien, suivez-moi.

Il se dirigea à grands pas vers la porte principale du centre hospitalier. Anne ferma sa voiture et le rattrapa à petites foulées. En pénétrant dans le hall, l'homme stoppa son avancée et balaya l'ensemble de la pièce, il semblait scruter les moindres détails. Il se dirigea ensuite vers l'accueil. Une jeune femme décolorée aux pointes de mèches roses, était affairée à rentrer des informations sur son ordinateur. Elle leva la tête lorsque sa feuille s'assombrit. L'homme se tenait droit et semblait marquer une désapprobation. La jeune femme à ses côtés se tenait à la même hauteur et le regardait avec inquiétude.

— Bonjour, vous venez visiter un patient ?

Anne tenta d'expliquer la raison de sa venue « ce monsieur était au milieu de la route et il semble qu'il soit perdu », l'homme se tournant face à elle, la regarda fermement.

— La question m'était adressée, pourquoi prenez-vous la parole ? Je ne vous le demande pas.

Anne se tût. Le ton clair et la diction parfaite claquaient dans son esprit, elle hocha donc la tête. La jeune femme de l'accueil y vit un machisme éhonté.

— Dites monsieur, vous pourriez la laisser parler !

L'homme tourna la tête le visage empreint d'une certaine irritation.

— Je pourrais, mais c'est moi qui suis à l'accueil et celui-ci est inconvenant.

La jeune femme écarquilla les yeux et fit la moue en secouant la tête, elle se reprit calmement.

— Allez monsieur, on vous écoute, qu'est-ce-que je peux faire pour vous ?

— Veuillez informer le professeur en charge du service de psychiatrie, je demande un entretien immédiat avec lui.

— La professeure Moulin n'est pas là et vous devez prendre rendez-vous.

— Veuillez l'appeler. Je l'attendrai dans le hall.

La jeune femme sourit ironiquement.

— Et qui dois-je lui annoncer ?

L'homme réfléchit quelques secondes, puis calmement d'une voix posée.

— Le général Charles de Gaulle.

Quelques secondes passèrent, la jeune femme et Anne éclatèrent de rire. La jeune femme reprit :

— Ah, merci monsieur, ce n'est pas tous les jours que l'on peut rire dans notre